Nicole Provence
La corde du pendu
Les éditions JCL

La corde du pendu

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Provence, Nicole, 1948-
La corde du pendu
Comprend des références bibliographiques.
ISBN 978-2-89431-683-2
I. Titre.
PQ2716.R68C67 2016 843'.92 C2016-941938-X
PS9613.U25E83 2016

© 2017 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Maxime Bigras

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
Messageries ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
servidis.ch

Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

Nicole Provence

La corde du pendu

LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure
aux Éditions JCL

Le Secret d'Aiglantine, roman, Éditions JCL, 2016, 360 p.

À Cléa, Tess et Elouann,
qui habitent mon cœur avec tant de bonheur.

1.

Les martyrs de Saint-Andéol-le-Château

Juin 1817, insurrections lyonnaises

La nuit était si claire qu'Alphonsine hésita un moment avant de s'élancer sur le chemin. De sa ferme située entre le Béry et la Rivoire, elle pouvait rejoindre le bois de Montrond sans passer par le village, évitant ainsi de se faire surprendre par la troupe des gardes nationaux qui l'occupait. Installés là depuis une quinzaine de jours, les soldats recherchaient les insurgés qui avaient échappé aux arrestations ordonnées par le préfet de Lyon.

Alphonsine devait à tout prix rejoindre Honoré, son mari, qui s'était enfui à temps et qui avait trouvé refuge dans une vieille masure abandonnée dont la plus grande partie avait brûlé dix ans auparavant. Au fil du temps, les broussailles avaient poussé, de même que des arbres qui, en se mêlant à ceux du bois situé sur le plateau, la rendaient invisible. Seuls quelques murs persistaient, mais menaçaient de s'écrouler à tout moment. Cette maison, Honoré la connaissait bien. Il s'y était souvent amusé durant son enfance, alors que le bois était son terrain de jeux de prédilection. En l'explorant, il y avait découvert une petite pièce intacte, certainement une ancienne cuisine. Elle recevait le jour à

travers les fourrés qui envahissaient le terrain. Aménagée de bric et de broc, la vieille bâtisse était devenue son repaire secret où il n'avait invité que de rares camarades. Du temps de leurs fiançailles, Alphonsine l'y rejoignait en cachette. Bien à l'abri des regards indiscrets, ils s'y aimaient en toute quiétude. Que de belles heures ils avaient vécues, avant leurs noces!

Mais, ce soir-là, le rendez-vous n'avait rien de romantique. Elle savait le risque que courrait son époux si on le retrouvait. Ce serait l'arrestation et la pendaison, ou même la guillotine; il subirait le sort qu'avaient connu tous ceux qui, la semaine précédente, avaient été repris.

Alphonsine pressa le pas tout en vérifiant si des gardes ne faisaient pas des rondes la nuit pour surprendre les insoumis qui ne résisteraient pas à la tentation de rentrer chez eux. Elle s'arrêta pour soulager un point de côté qui la faisait souffrir. Son ventre se faisait un peu plus lourd chaque jour et l'enfant qui grandissait en elle devait sentir l'angoisse de sa mère, car il s'agitait nerveusement et lui donnait des coups de pied. Comme s'il devinait le danger auquel ils s'exposaient, il semblait lui crier : « Plus vite, plus vite! Tu vas te faire prendre et mon père sera pendu ou guillotiné comme les autres! »

Après avoir pris une profonde inspiration, elle repartit en trébuchant, une main soutenant son ventre douloureux, l'autre crispée sur l'anse du panier lourd des vivres des deux ou trois prochains jours. À coup sûr, elle ne pourrait revenir souvent voir son mari sans attirer l'attention.

D'un œil irrité, elle regarda la lune, qui éclairait comme si c'était le jour et qui la dénoncerait à coup sûr. En même temps, elle se remémora les raisons de la guerre qui oppo-

sait les Français entre eux, qui les poussait à se haïr et à se dénoncer mutuellement. Et, même si elle ne le lui avait jamais dit, elle maudissait Honoré de s'être laissé embrigader dans cette révolution.

Après le bref exil de Napoléon sur l'île d'Elbe et la période des Cent-Jours qui avait précipité la fin de la monarchie, le souvenir de l'Empereur restait encore vivace dans la mémoire de ses fidèles. Sa condamnation à rester prisonnier sur l'île de Sainte-Hélène n'avait pas davantage refroidi les ardeurs de ses partisans. Républicains et royalistes s'affrontaient. Ayant eu vent de rumeurs annonçant un éventuel retour de Napoléon au pouvoir, accompagné de conspirations et de soulèvements, le préfet de Lyon avait mis les forces de l'ordre lyonnaises sur le pied de guerre.

Le lieutenant de police avait procédé à l'arrestation de citoyens sur la foi d'accusations plus ou moins fondées. Certains d'entre eux protestaient de leur innocence, mais ils étaient aussitôt confondus par les preuves qui les incriminaient sans le moindre doute; des perquisitions à leur domicile avaient permis de découvrir, dissimulés dans des coffres ou dans de vieux meubles relégués au grenier, des portraits de l'ex-impératrice Marie-Louise[1] ou de son fils[2], le roi de Rome, des fusils à baïonnettes et des aigles brodés sur des drapeaux. Même les soyeux lyonnais n'étaient pas à l'abri de la suspicion; plusieurs avaient été dénoncés et emprisonnés. Onze prévenus avaient été guillotinés en place publique et

1. Marie-Louise d'Autriche (1791-1847), seconde épouse de Napoléon Ier, impératrice de France.

2. Napoléon II (1811-1832), fils héritier de Napoléon Ier, plus connu sous le nom de l'*Aiglon*, ne fut que quelques jours empereur des Français.

un apprenti maréchal-ferrant de Saint-Genis-Laval de seulement seize ans avait été exécuté devant la maison de sa mère. On l'accusait d'avoir pointé un pistolet à la gorge de monsieur le curé d'Irigny et du garde champêtre en criant : « Coquin, crie vive l'Empereur ou je te brûle la cervelle ! »

Malgré les arrestations et les condamnations destinées à décourager les opposants au nouveau régime, les bruits de soulèvement provenant des campagnes environnantes avaient persisté. Saint-Andéol-le-Château n'avait pas échappé à la tourmente, d'autant que ses villageois, trouvant que le pain coûtait trop cher, menaçaient eux aussi de se révolter. Pour mettre un terme au désordre qui régnait et arrêter les insoumis du village, le préfet avait fait envoyer une troupe de gardes nationaux.

Le 8 juin 1817[3], à sept heures du matin, averti de l'expédition punitive, le curé avait désobéi à l'ordre donné la veille de fermer les clochers et il avait fait sonner le tocsin pour avertir les rebelles rassemblés non loin du village. Les hommes avaient pris les armes malgré l'opposition du maire et de son adjoint. À neuf heures, au son du tambour, une soixantaine d'hommes avaient quitté le village et s'étaient dirigés vers l'est, Honoré et ses compagnons de révolte en tête. Mais, à la vue des troupes qui déferlaient en force sur le plateau, ils s'étaient dispersés le plus rapidement possible pour se cacher dans un bois. Les gardes avaient rapidement rétabli l'ordre; une grande partie des insurgés avaient été arrêtés et emprisonnés en attendant leur condamnation. D'autres avaient préféré se rendre spontanément pour ne pas risquer d'être fusillés.

---

3. Date où eurent lieu des insurrections dans l'Ouest lyonnais.

Les gardes nationaux avaient récupéré vingt-cinq fusils, alors que les autres avaient été dissimulés. Ils s'étaient installés d'autorité dans le village en espérant capturer les fugitifs qui ne s'étaient pas rendus et qui auraient tenté de rentrer chez eux à la nuit tombée. Cent trente-huit hommes, vingt-trois sous-officiers et vingt et un officiers avaient été maintenus sur place pendant plusieurs semaines, nourris à même les vivres de la population locale. Une autre révolte avait grondé. Les villageois n'avaient pas oublié que, deux ans auparavant, ils avaient été obligés de nourrir aussi les troupes autrichiennes qui occupaient leur village. La défaite de Napoléon et les Cent-Jours leur avaient coûté beaucoup et ils avaient refusé de vivre la même situation. Mais force devait rester à la loi[4].

Au cours des jours suivants, quelques Andéolais qui avaient réussi à s'enfuir avaient été arrêtés à leur tour. Parmi eux, le patriote Étienne-Antoine Colomban avait été tué le 12 juin en tentant de s'échapper. Quant à Laurent Colomban[5], à Christophe-Andéol Desgranges et à Jean-Baptiste Fillon, tous chapeliers ou cultivateurs, ils avaient été condamnés à être pendus[6] le 1er juillet aux Échirayes. L'emplacement, un point culminant visible de toute la région, avait été délibérément choisi pour que les exécutions servent d'exemple. Il symbolisait le lieu de rassemblement des insurgés et il gardait depuis la triste appellation de *bois des pendus*. Quelques jours plus tard, François Charvin, Andéol Milliet et Claude

---

4. Formule courante employée d'après l'article 7 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789.

5. Les hommes cités ont vraiment existé. Les noms de certains sont inscrits sur une stèle à Saint-Andéol-le-Château.

6. Pendus ou guillotinés; les sources se contredisent.

Guillot avaient eux aussi été repris. Deux peines de déportation et huit peines d'emprisonnement avaient été prononcées à l'encontre de ceux qui avaient échappé à la guillotine ou à la corde.

Seul Honoré Angéolas était parvenu à passer entre les mailles du filet.

Épuisée, Alphonsine parvint enfin à la ferme incendiée. Elle s'immobilisa, tendit l'oreille et scruta l'horizon. Le calme régnait. Elle se trouvait au milieu des bois, trop loin du village pour qu'on puisse la découvrir. En portant à sa bouche ses deux mains réunies, par trois fois elle imita le cri de la chouette, tout en cherchant à voir si quelque chose bougeait autour d'elle. En réponse à son message, elle entendit le cri de la chouette. Rassurée, elle s'avança parmi les ruines baignées dans la lumière venue du ciel. Elle repoussa l'épais buisson qui dissimulait une porte basse à moitié consumée par le feu et pénétra à l'intérieur. Elle avançait prudemment quand elle fut brusquement saisie par le bras et tirée contre un mur. Elle poussa un cri de frayeur, mais se mit à rire tout de suite après. Les bras qui la retenaient prisonnière et les lèvres qui se posaient sur sa bouche ne lui faisaient courir aucun danger.

— Honoré! Tu es fou, tu m'as fait peur!

— Oui, ma douce, je suis toujours aussi fou de toi. Viens par là!

Il prit sa main et la conduisit sans hésitation vers leur cache secrète. Elle déposa le panier en soupirant de soulagement. Malgré la demi-obscurité, on distinguait une forme sur le sol, contre un mur, une paillasse qu'Honoré avait hâtivement fabriquée la nuit de sa fuite; il avait coupé des bottes de fougères sèches qui entouraient la cabane,

en laissant les plus hautes pour dissimuler l'entrée de sa cachette.

Chaque fois qu'Alphonsine pouvait le rejoindre, elle apportait avec les victuailles les objets qui lui étaient indispensables. Aussi lui remit-elle quelques vêtements, deux livres et la photo de leur mariage en jurant qu'elle lui porterait bonheur. Toutefois, elle avait omis les bougies qu'il lui avait demandées, de peur qu'en brillant dans l'obscurité, elles ne révèlent sa présence. La prudence était de mise, même si ce secteur de la forêt n'était fréquenté que par de rares promeneurs.

Le sourire aux lèvres, elle lui tendit son rasoir à manche à la lame bien effilée et planta un miroir devant son visage. Dans le reflet de la lune, Honoré eut presque du mal à se reconnaître. Ses yeux étaient creux et fiévreux, ses joues étaient envahies par la barbe et ses cheveux sales pendaient dans son cou.

— Regarde à quoi tu ressembles! Tu ferais peur à ton petit, s'il te voyait ainsi!

Honoré bondit sur ses pieds et se pencha sur son ventre rebondi. Il le caressa, l'entoura de ses doigts avec douceur et l'embrassa.

— Ne dis jamais ça! Je suis certain que, lorsqu'il me verra, il saura qu'il n'a rien à craindre de moi. Mon fils – car je suis certain que c'est un fils – ne pourrait avoir un père plus aimant que moi. J'y pense beaucoup depuis que je suis enfermé ici la peur au ventre et, pour passer le temps, je rêve à tout ce que nous allons faire ensemble.

Il s'interrompit, mais reprit après un moment :

— Au fait, comment l'appellera-t-on?

— Je pensais à Désiré, le prénom de mon père.

— Va pour Désiré. C'est un beau prénom, un prénom de circonstance, car, ce petit, il est vraiment désiré, n'est-ce pas?

Alphonsine se réfugia contre sa poitrine.

— Oui, mais je suis si anxieuse! Je sens que je ne vais pas tarder à accoucher. La troupe est toujours installée au village et toi, tu ne pourras pas rester enfermé ici indéfiniment. Des gardes sont déjà venus rôder autour de la ferme, mais ils ne m'ont rien demandé à ton sujet. Peut-être même qu'ils ne te recherchaient pas. Qu'allons-nous devenir?

Honoré saisit ses mains.

— Je ne sais pas. Où partir, de toute manière? Tout notre bien est ici, à Saint-Andéol-le-Château, et je crains que les gardes nationaux ne restent sur place encore longtemps. Tant qu'ils n'en auront pas l'ordre, ils ne vont pas déguerpir.

— Dans le village, tout un chacun est mécontent. Une délégation est partie avec le maire pour aller se plaindre à Lyon que le détachement d'hommes leur coûte cher. Ils demandent son retrait en affirmant que, de toute façon, les rebelles qui se sont enfuis ne reviendront pas chez eux de peur de se faire prendre.

— J'espère qu'ils seront entendus, car, après tout, à part notre groupe, personne ne sait qui est royaliste et qui est républicain.

Honoré ne vit pas la subite pâleur qui avait envahi le visage d'Alphonsine.

— J'ai peur, Honoré. Je sais que certains gars d'Andéol ont dénoncé quatre de tes compagnons pour sauver leur peau. Pire, je sais aussi que les gardes nationaux ont été recrutés parmi les hommes de Mornant.

Un soupir de colère et de dépit troua l'obscurité.

— Ça ne m'étonne pas! Mornant a toujours été le rival

d'Andéol. Même gamins, on se bagarrait les uns contre les autres. Mais de là à nous dénoncer et à nous envoyer à la mort pour une différence d'opinions… Non, je ne veux pas le croire.

— Les bruits courent et, tu le sais bien, il n'y a pas de fumée sans feu!

Ils restèrent un long moment enlacés, heureux, mais inquiets de l'avenir incertain qui se dessinait. Alphonsine se leva et massa ses reins douloureux.

— Il faut que je rentre. J'ai du chemin à faire et je ne voudrais pas me faire surprendre par les soldats avec un panier vide en pleine nuit. On saurait vite d'où je viens.

Honoré l'étreignit avec force en caressant ses joues et son front.

— Ne crains rien, ma douce, dans quelques jours, si Dieu le veut, nous serons à nouveau réunis.

Il posa une main sur son ventre et ressentit un coup de pied du bébé.

— Et dis bien à Désiré de m'attendre avant de naître. Je veux être près de toi pour l'accueillir.

Alphonsine ne put retenir ses larmes. Honoré les essuya de ses doigts, l'embrassa à nouveau et lui chuchota :

— Je t'aime, ne l'oublie jamais. Cela devrait te donner du courage en attendant mon retour. Laisse passer deux jours, je me débrouillerai avec ce que tu m'as apporté. Et ne reviens que si vraiment tu t'en sens la force.

La prenant par la main, il la conduisit avec prudence à travers les décombres. Ils s'embrassèrent une dernière fois et Alphonsine se sauva aussi vite que son ventre lourd le lui permettait. Tant qu'elle marchait dans l'obscurité des bois, elle ne craignait rien, mais les cinq kilomètres qu'elle devait

parcourir à découvert l'exposaient à tous les dangers. Tout le long du chemin, elle resta aux aguets. Enfin arrivée, elle se coucha en priant le ciel qu'Honoré soit sauvé.

Pourtant, malgré ses précautions, il faut croire que quelqu'un l'avait surprise et avait révélé la cachette de l'insurgé. Le 3 juillet, tôt le matin, il fut arrêté alors qu'il dormait encore. Le lendemain, devant les villageois silencieux, en présence d'Alphonsine que l'on soutenait et qui criait avec douleur le prénom de son époux, Honoré fut pendu, comme plusieurs de ses compagnons avant lui. Au moment où le nœud allait l'étrangler, les époux échangèrent un dernier regard dans lequel se lisaient tout l'amour qu'ils se portaient et tout leur désespoir d'être séparés. Hués par les Andéolais sommés d'assister à cette exécution pour l'exemple, les gardes s'en retournèrent au village en laissant le pendu danser dans le vide. Trois hommes se détachèrent alors du groupe. L'un d'eux souleva le corps d'Honoré pendant que les deux autres se faisaient la courte échelle pour couper la corde. Le cadavre tomba sur le sol dans un bruit mat, le nœud toujours enserré autour du cou. Alphonsine se précipita, prit le corps inerte entre ses bras et l'étreignit avec force en sanglotant. Quand on voulut le lui retirer pour le transporter dans sa maison, ses hurlements résonnèrent sur tout le plateau des Échirayes.

Dévastée par le chagrin, elle accoucha le soir même et mit au monde Désiré, un enfant qui ne connaîtrait jamais son géniteur. Trois ans plus tard, elle épousa Antoine Grillet, le bourrelier du village, tant elle trouvait important que son enfant ne grandisse pas sans père.

2.

Une trop jolie aventurière

Saint-Andéol-le-Château, Rhône, juin 1870

En fin d'après-midi, Philidor Angéolas parcourut les *vignes d'Honoré,* vers le chemin du Planté. Il les avait baptisées ainsi parce qu'elles lui venaient de son grand-père, Honoré Angéolas, le pendu des Échirayes. Plantées sur les coteaux de la vallée du Gier, au sud du village, elles se trouvaient mieux exposées que celles de son père Désiré, décédé cinq ans plus tôt, qui se situaient du côté de la route de Mornant, non loin du Pont Rompu.

L'inquiétude le gagnait de plus en plus. Il inspectait les vignes avec soin. Passant de rangée en rangée, il retournait les feuilles, anxieux d'y déceler d'autres boursouflures, un genre de galle qui faisait dépérir les ceps. Il souleva les grappes de fruits encore petits et verts, qui promettaient une belle récolte si le ciel leur était favorable. L'œil suspicieux, il traquait la présence des insectes ravageurs, des pucerons vecteurs du phylloxéra[7]. La redoutable maladie avait déjà envahi des vignes de la région de Tain-l'Hermitage dans le

7. Maladie de la vigne qui détruisit presque tous les vignobles de France à cette époque.

département de la Drôme, pas si loin de là. Les vignes de Mornant, le village plus haut, étaient toutes attaquées, sauf celles du Clos Saint-Marc de Taluyers, situées à quelques kilomètres; mais celles de ses voisins n'y avaient pas échappé. Comme une traînée de poudre, la maladie se propageait de vignoble en vignoble, semant le désespoir dans le cœur des vignerons.

Apparemment, les chercheurs et les botanistes n'avaient pas réussi à trouver un traitement efficace pour stopper le dépérissement des vignes ou enrayer la progression du phylloxéra. Ils restaient impuissants et effrayés à juste raison par l'ampleur de la catastrophe qui se généralisait et qui apparaissait comme inéluctable.

Déjà, bon nombre de vignerons avaient pris le parti de se tourner vers d'autres formes de culture. Mais Philidor n'entendait pas se laisser abattre. Il prendrait les moyens qu'il faudrait pour régénérer ses vignes, dût-il attendre de nombreuses années avant d'obtenir à nouveau une récolte significative.

Dans les vignes d'Honoré, toutes plantées d'un cépage de gamay dont les grains noirs à jus blanc donnaient un vin d'une robe rouge intense, il ne restait plus que cinq rangées à vérifier.

Arrivé au dernier pied, il poussa un soupir de soulagement. Rien pour l'instant, mais son instinct l'avertissait que son répit serait bref. Plus de deux ans que cette saleté se propageait plus vite que le vent et, il n'en doutait pas, elle avait franchi les montagnes et collines pour arriver jusqu'ici, dans les coteaux du Lyonnais où la vigne régnait presque à parts égales avec la production fruitière. Des ravages avaient été signalés plus bas, dans le Gard, au sud de la Drôme. Quant

à ce qui se passait dans les autres régions, il l'ignorait, car les renseignements leur parvenaient en retard et toujours imprécis.

Les vignes à vin blanc héritées du père, un cépage de chardonnay, et surtout celles du grand-père, les plus productives, représentaient à elles seules le tiers du vignoble de Saint-Andéol-le-Château. Le vin rouge aux reflets violets et aux arômes de fruits rouges qu'il tirait du gamay et le vin blanc, en plus petite quantité, mais d'une belle finesse, aux arômes d'aubépine et d'acacia, se vendaient bien chez les cafetiers de Lyon et abreuvaient les ouvriers des verreries de Givors. Les carriers qui se cassaient le dos à extraire les plaques de granit vers les Barrotières ne s'en privaient pas non plus, car de travailler au soleil donne soif. Dieu savait s'il les aimait, ses vignes. S'il les perdait, ce ne serait pas son travail de fabrication du feutre à la morte-saison qui le nourrirait.

Il évoqua brièvement le Tour de France des chapeliers[8] auquel son père l'avait obligé pour qu'il n'ait aucun regret de choisir la vigne plutôt que le feutre, mais Philidor avait vite renoncé et il était rentré bien avant la fin de sa formation.

Il passa sa main dans ses cheveux, une épaisse tignasse brune dont une mèche lui cachait parfois les yeux, regarda le ciel et lui adressa une prière muette : *Mon Dieu, épargnez mes vignes!* Il quitta la grande parcelle et se dirigea vers les vignes de Désiré, de l'autre côté du village. Il les parcourut l'œil aux aguets et l'espoir au cœur, car, apparemment, rien ne laissait supposer que le mal s'était propagé. Il ne lui restait

8. Compagnonnage, réseau de transmission des savoirs des métiers au cours d'un tour de France.

Saint-Andéol-le-Château, France, 1817.

Bien qu'il avait réussi à se camoufler, Honoré Angéolas est pendu lors d'un soulèvement de rebelles fidèles à Bonaparte. Qui l'a trahi ?

Cinquante ans plus tard, son petit-fils Philidor sombre dans le désespoir : une terrible maladie qui ravage les vignobles français s'est attaquée à sa culture. Pourra-t-il sauver les *vignes d'Honoré*, l'héritage de son grand-père, celles auxquelles il tient plus que tout ? Néanmoins, les tourments de Philidor s'atténuent grâce aux yeux vert émeraude de la belle Appoline.

Aux lendemains d'une altercation entre le jeune vigneron et Antoine Grillet, ce proche parent par alliance qui souhaite la destruction de toute sa plantation, deux corps éventrés sont découverts sur le plateau de pendaison. L'enquêteur Gontard est appelé à investiguer. Pour quel motif ces anciens insurgés, qui avaient échappé à la corde, ont-ils été assassinés ?

Des souvenirs de trahison remontent à la surface… et tous les soupçons se portent sur Philidor, à tort ou à raison.

Nicole Provence, affamée de lecture, dévore les livres avec une prédilection pour les romans d'aventures. Elle a publié six romans à succès parus en France et au Québec, chez divers éditeurs, entre 2004 et 2016.